

Luc 7, 36 – 50

Centre Paroissial de Malagnou

Dimanche 1^{er} mars 2026

Frères et sœurs,

Voilà un texte qu'on aimerait bien, au-delà de la lecture, mettre en scène tant il fait appel à nos différents sens : la vue bien sûr, mais aussi l'odorat, le toucher. On peut s'imaginer l'intérieur de cette maison du pharisien qui invite Jésus à sa table, une ambiance très orientale, avec les odeurs, les couleurs, les saveurs... A la différence de Matthieu et Marc, où les pharisiens apparaissent systématiquement comme hostiles à Jésus, ce n'est pas le cas chez Luc, ce qui est probablement plus conforme à la réalité. Jésus est donc invité par un pharisien, quand arrive cette femme. On peut imaginer que lors d'un banquet offert, les convives pouvaient assez librement aller et venir ; elle peut donc s'introduire discrètement et s'approcher de Jésus. Elle se met à pleurer au point que ses larmes inondent les pieds de Jésus. Les cheveux en guise de serviette renforcent encore le côté théâtral de la scène. Alors seulement, elle verse le parfum qu'elle tenait prêt.

En Israël, on oignait rituellement le roi, le prophète ou le prêtre. Cette femme non seulement dérange et choque par son arrivée intempestive, mais en plus elle se comporte de manière très inconvenante. Oindre les pieds d'un homme, cela ne se fait pas ! Cette femme a osé toucher Jésus, et c'est par ce geste osé qu'elle exprime sa confiance et son amour. Alors que tous s'indignent devant l'attitude de cette femme, Jésus au contraire, se laisse approcher, se laisse toucher. Il comprend, au-delà de ce geste qui aurait pu le mettre mal à l'aise, l'intention belle et profonde de cette femme.

J'aime beaucoup cette histoire. D'abord parce qu'elle est très révélatrice de la liberté de Jésus qui sait s'affranchir des codes et des coutumes pour aller retrouver les personnes pour ce qu'elles sont vraiment, dans ce qu'elles vivent. Jésus transgresse les règles non par anarchisme, mais par amour pour l'humain.

Dans cette histoire, il est beaucoup question de sensualité, de toucher. Cela est précieux et doit aider à nous préparer au geste que nous allons vivre en communauté dans quinze jours : l'imposition des amins, soit une prière en geste.

En français du reste, on peut jouer sur les mots. Être touché ! Être touché, cela exprime à la fois le contact physique que l'on peut ressentir ; mais être touché, cela exprime aussi nos émotions, lorsque nous sommes par exemple émus, touchés par la beauté d'un paysage. Je vous invite à

« jouer » sur cette ambiguïté du verbe « toucher ». Trop souvent et surtout trop longtemps dans notre tradition protestante, nous avons limité la foi à sa dimension intellectuelle, à notre capacité à comprendre. Le reste de nos sens et encore moins notre corps ne semblaient concernés. Or il est important de garder cette double acception du mot « toucher ». Non seulement la foi doit nous rejoindre, nous toucher dans notre intériorité, dans notre profondeur, dans notre mystère ; nous sommes touchés intérieurement, parfois même profondément bouleversés par cette délicate présence de Dieu qui nous rejoint au plus intime de nous-mêmes, mais nous ne pouvons pas oublier notre corps ; nous ne sommes pas que pur esprit ; je dirais même que nous « n'avons pas un corps », ce qui pourrait laisser penser le corps comme une simple enveloppe, mais « nous sommes un corps ». Et c'est aussi dans cette dimension physique que le Seigneur vient nous rejoindre et nous toucher. Le Seigneur lui-même est venu comme un être de chair et de sang à la rencontre de notre humanité dans la personne de Jésus de Nazareth ; il n'a pas simplement passé du Dieu Créateur au souffle de l'Esprit. L'incarnation du Christ nous rappelle l'importance de notre humanité corporelle.

Une fois de plus dans ce récit, on l'a dit, Jésus casse les codes ; il ne se comporte pas comme il devrait. S'il était vraiment ce prophète qu'on dit qu'il est, il devrait savoir, se dit son hôte pharisien, que cette femme n'est pas fréquentable. Mais Jésus n'en a cure ; il n'est pas raisonnable ! Et là encore, décidément ! on peut jouer sur les mots. Ne pas être « raisonnable », cela peut vouloir exprimer une certaine audace, voire un grain de folie. Mais derrière ce terme, il y a l'idée de la « raison » ; quelque chose de raisonnable c'est quelque chose qui peut être compris, maîtrisé par notre intelligence.

Jésus est-il raisonnable ? Oui dans la mesure où il sait ce qu'il fait et qu'il ne cesse de constamment faire appel à notre intelligence, il ne surfe pas seulement sur les émotions. Mais non, dans la mesure où ses paroles et ses agissements dépassent souvent l'entendement et notre capacité à les comprendre. En d'autres termes, notre raison est trop petite, trop limitée pour découvrir et assimiler toute la miséricorde dont il témoigne par ses paroles et ses actions.

On peut même élargir la question : la foi doit-elle être raisonnable ? Cette question qui peut paraître un peu anodine est de fait absolument essentielle. Commençons tout de suite par dire que la foi ne peut aller sans la raison. Une foi qui ne fait pas appel à la raison court les plus grands risques, de fanatisme, de manipulation, de crédulité. C'est parfois assez vertigineux de voir ce que certaines personnes sont capables de « croire » quand un minimum de bon sens

devrait les mettre en garde. La foi ne peut faire sans la raison. Mais de l'autre côté, la raison seule ne peut appréhender la foi. La foi dépasse de beaucoup la raison. Si l'on voulait limiter l'action de Dieu, notre foi, à ce que nous sommes capables de comprendre et de maîtriser raisonnablement, nous risquons de passer à côté de l'essentiel.

C'est un peu le problème de ce pharisien qui croit savoir. Il croit savoir qui est cette femme, il croit savoir comment elle et ses invités, dont Jésus, devraient se comporter. Il croit savoir. Jésus va lui demander plutôt l'inverse : savoir croire !

Avant de juger cette femme indigne et d'être choqué par l'attitude accueillante de Jésus, cet homme aurait dû commencer par reconnaître qu'il est lui aussi tout à fait indigne de cet amour et de cet accueil inconditionnel de Dieu, lui qui n'a déjà pas su accueillir Jésus avec tous les égards. Inutile de pinailler pour savoir qui a le plus de mérites, qui est le moins pur, car de toute manière nous sommes tous insolvables devant Dieu. Nous ne pouvons vivre, qui que nous soyons et quelle que soit notre vie, que de la grâce de Dieu qui nous aime et nous accueille pour ce que nous sommes au plus profond de nous.

Au-delà du jeu de mots, ce qui est intéressant dans ce texte, c'est de regarder ce qui permet le glissement du *croire savoir* au *savoir croire*. Ce qui le permet c'est précisément l'arrivée inopinée de cette femme, un événement qui dérange l'ordre établi, la manière habituelle de faire ou de penser.

Il en est souvent de même dans notre vie quand des événements, qu'ils soient du reste heureux ou plus tragiques, remettent en cause notre manière de vivre ou de penser ; ils peuvent même parfois être extrêmement perturbateurs, mais ils peuvent également devenir l'occasion d'un salutaire cheminement vers la découverte que plus que l'accumulation de certitudes sur nous-mêmes, c'est une forme de lâcher prise, de confiance déraisonnable qui peut nous apporter la force et la paix dont nous avons besoin.

C'est quelque chose de cet ordre-là que nous vous proposons de vivre à travers le geste de l'imposition des mains. Une prière qui vient nous toucher à tous les sens du terme. Il n'y a rien de magique dans ce geste, aucun sensationnalisme, mais une manière de se laisser rejoindre, toucher par la grâce de Dieu au-delà de ce que nous pouvons essayer de comprendre ; non parce que ce serait folie, illusion, espoir déraisonnable, mais parce que parfois nous avons besoin, dans notre relation à Dieu, de dépasser le cadre habituel de ce que nous croyons savoir pour

oser nous abandonner à une grâce qui nous dépasse. Ce geste peut être demandé pour toutes sortes de raisons, pour déposer un fardeau ou au contraire dire sa reconnaissance, chercher à recevoir une force renouvelée, pour se laisser tout simplement rejoindre par Dieu dans notre profondeur.

La foi peut être parfois déraisonnable dans la mesure où elle n'est pas d'abord le fruit d'une connaissance mais bien plus d'une reconnaissance ; reconnaissance que Dieu nous connaît au plus profond de nous-mêmes. La foi n'est pas d'abord de l'ordre de la connaissance, si ce n'est celle de se savoir aimé. La foi c'est d'abord l'objet d'une relation, d'une rencontre entre le Dieu de toute miséricorde et l'humain. Cette rencontre est constante, continue dans la mesure où même si nous nous détournons de Dieu, Lui reste fidèle ; mais cette relation a besoin d'être nourrie, entretenue, d'abord par ce que nous arrivons à comprendre de cet amour gratuit de Dieu à travers sa Parole, la prière, la communion des frères et sœurs, mais cette relation a parfois besoin de moments particuliers, des moments de grâce qui nous permettent d'être rejoints au plus profond de nous-mêmes. Toutefois ces moments, aussi intenses et importants soient-ils, ne doivent jamais nous faire « perdre la raison ». Le Seigneur ne veut pas nous emmener dans un monde imaginaire ; il nous veut les pieds sur terre. Un geste comme celui de l'imposition des mains n'a pas pour but de nous priver d'entendement, de nous masquer la réalité, de nous bercer d'illusions. Il a pour but de nous laisser toucher, comme le dit l'apôtre Paul, au-delà de ce qui imaginable et raisonnable pour nous permettre d'affronter la vie et la réalité avec une force et une paix renouvelées.

Cette femme qui a pu vivre ce moment si intense avec le Seigneur n'est pas appelée à rester dans cet état d'euphorie mystique, elle est rappelée à la vie ; ce qui signifie les dernières paroles de Jésus pour elle : « va en paix ! ». Il la renvoie à sa vie de tous les jours, où, pour elle comme pour nous, tout un savoir mais surtout un savoir croire, c'est-à-dire savoir reconnaître que nous sommes avant toute choses aimés, est plus que jamais indispensable.

Amen

Emmanuel Fuchs, pasteur

Paroisse Protestante Rive gauche/Genève